

prologue

Même court, ce livre a de vastes ambitions. Il se veut d'abord un hommage à des membres de ma famille, tout d'abord à ma mère, Marianne Basch (1904-2000), l'héroïne de ce texte.

C'est un témoignage sur la Deuxième Guerre mondiale, spécialement sur la France occupée, que des souvenirs mais surtout de riches correspondances ont rendu possible – et peut-être même utile dans la mesure où les témoins se raréfient jour après jour.

Ce texte voudrait aussi illustrer la thèse selon laquelle, en temps de guerre et de crise, les rôles traditionnels féminins et masculins fluctuent, s'assouplissent, les femmes se trouvant poussées, acculées parfois vers des profils plus masculins.

Dans le champ des recherches sur les guerres, certains historiens se sont intéressés aux changements provoqués par les bouleversements sociaux dans les rôles

respectifs des hommes et des femmes. Les archives – locales et personnelles – qui illustrent le vécu d’individus « ordinaires » dans leur quotidien, notamment les correspondances et les journaux intimes, constituent des sources privilégiées pour apprécier ces changements.

Dans son étude sur les Juifs dans l’Allemagne nazie, l’historienne Marion Kaplan souligne qu’en temps de guerre et de persécution, notamment avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale, les femmes, traditionnellement gardiennes de l’espace domestique, se retrouvaient aussi au front de la lutte pour la survie quotidienne de la famille : « Pour sauvegarder la paix de l’esprit et supporter de terribles circonstances, les femmes agissent selon leur rôle traditionnel et en adoptèrent de nouveaux¹ », écrit-elle.

C’est cette idée force qui m’a incitée à relire les correspondances familiales, les lettres écrites par ma mère, Marianne Basch, et par mes grands-parents paternels Ilona (Hélène) et Victor Basch, pendant la Deuxième Guerre mondiale. Outre leur intérêt biographique, elles illustrent des thèmes importants, tels que les stratégies de survie d’une famille juive dans le quotidien, le politique, la guerre. Elles donnent à voir en quoi le bouleversement social et politique a pu *de facto* conduire à repenser les modèles conventionnels.

1. Marion A. Kaplan, 1998, p. 50.

★

La toile de fond est donc « la drôle de guerre » puis la brutale défaite des armées françaises en juin 1940 et l'Armistice conclu le 22 juin 1940, qui a conduit à l'occupation partielle puis totale du pays.

En la personne de mon père, Georges Basch, qui se suicida le 20 juin 1940, mes grands-parents perdaient un fils, ma mère un mari, et nous, la génération suivante, un père. Survivre à cette perte fut une terrible épreuve – mais je n'aborderai pas ici les immenses conséquences à long terme de cet acte sur la famille. La mission désormais de sa veuve et de ses parents – ils n'avaient guère le choix – était d'assurer la survie de ses jeunes enfants, en l'occurrence mon frère André et moi-même, réfugiés à Lyon avec eux.

Outre mes propres souvenirs – ils sont nombreux mais s'estompent dans les brumes du temps – ce sont les lettres communiquées par ma mère, en provenance de Lyon et de Bollène, dans le Vaucluse, entre 1940 et 1944, puis, après janvier 1944, de Suisse, qui constituent l'essentiel de mes sources. J'y ai adjoint d'autres lettres familiales susceptibles d'éclairer certains points et me suis également appuyée sur des documents conservés dans les Archives départementales du Vaucluse.

En 1940-1941, en un temps où, hormis les maigres « cartes interzones », la correspondance était interdite entre les deux zones occupée et non occupée, c'est au prix de grands risques que s'effectuait l'acheminement du courrier à travers la ligne de démarcation. La lecture des dites cartes relevait de l'exploit et leur rédaction était une épreuve :

Je t'écris sur ces abominables cartes glacées, buveuses d'encre et qui paralysent tout entrain. J'ai profité de l'offre de Marianne qui peut faire acheminer un courrier normal et détaillé. Quand on a lu d'affilée deux ou trois cartes de toi, on a la sensation d'une lettre. Nous sommes moins habiles, se lamentait Ilona Basch auprès de sa fille, Yvonne Halbwachs, le 7 novembre 1941¹.

Une autre série des lettres de ma mère – copieuses et le plus souvent dactylographiées – est adressée à son frère, Gustave Moutet, rescapé de Dunkerque en mai 1940 avec les troupes britanniques et qui s'engagea dans les Forces Françaises Libres à Londres. Sa fille Anne-Élisabeth, journaliste, m'a raconté cette saga avec

1. L'ensemble de cette correspondance est déposé au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale : « Fonds Hélène [Ilona] et Victor Basch, Correspondance familiale », NAF 25 884/25 885.

l'humour laconique de Gustave Moutet, qui joue ici un rôle important en tant que correspondant privilégié de sa sœur Marianne. Ces lettres étaient expédiées par un parent suisse établi à Genève et qui se rendait souvent en France. J'ai aussi retrouvé quelques lettres de 1941 écrites de ma main et de celle de mon frère, de nos maladroites écritures d'enfants.

Mon récit s'appuie également sur la correspondance d'Iлона et de Victor Basch avec leur fille Yvonne, restée à Paris avec son mari, le sociologue Maurice Halbwachs, et leurs deux fils, Francis et Pierre. Les lettres que leur envoyait aussi ma mère, bien que très affectueuses, portent sur des sujets pratiques : il y est surtout question du ravitaillement, de la santé des uns et des autres, de l'héritage de mon père, des pourparlers difficiles avec sa première épouse, des amis en difficulté.

Dans les lettres à son frère, plus personnelles, intimes même, ses sentiments sont bien plus présents. Elle confie à ce frère, partenaire et interlocuteur d'une vie entière qu'elle appelle « vieux », « cher vieux », « mon cher vieux », « cher Gus », sa détresse, sa solitude, son désespoir de devoir affronter l'existence seule, les raisons qui selon elle ont pu conduire « Georgi¹ » à mettre fin à sa vie. Elle lui parle intimement de ses enfants, et

1. La famille Basch appelait souvent mon père « Georgi » au lieu de Georges.

par la suite, lorsque la douleur s'atténue, d'une vie qui commence à reprendre forme sur de nouvelles bases.

Je ne me suis pas non plus interdit de puiser dans le riche corpus des lettres que Victor Basch a écrites de 1941 à 1943 à sa fille, Yvonne Halbwachs. Habitant Lyon et donc témoin direct du courage de sa bru, il s'engage, lui, Victor, et au nom de son épouse, à aider Marianne « et ses chers petits » du mieux possible en l'absence de leur fils bien-aimé.

table des matières

Prologue	13
La France sous l'Occupation	21
Milieu familial	27
Marianne Basch, ma mère	33
<i>L'exode, 36. Seul le travail, 40. La répression, la Résistance, 45. Vie mouvementée à Lyon et à Bollène, 50. L'heure de tous les dangers, 66.</i>	
Ilona Basch, ma grand-mère	79
Françoise Basch	95
<i>La guerre et le genre, 108</i>	
Ouvrages cités	119

du même auteur

Les femmes victoriennes. Paris, Payot, 1979.

Journal d'une gréviste (présentation d'un texte de Theresa Malkiel). Paris, Payot, 1980.

Rebelles américaines au XIX^e siècle : mariage, amour libre et politique. Paris, Méridiens Klincksieck, 1990.

Victor Basch, de l'Affaire Dreyfus au crime de la milice. Paris, Plon, 1994.

Avec Liliane Crips et Pascale Gruson, *Victor Basch (1863-1944), un intellectuel cosmopolite*. Paris, Berg International Éditeurs, 2000.

Avec André Héland, *Victor Basch, le deuxième procès Dreyfus. Correspondances*. Paris, Berg International Éditeurs, 2003.